

Le Général DE GAULLE SOLDAT

“ Un jour
sur mon corps dépouillé,
refleurira ma jeunesse ”

Ch. de GAULLE.

“ JE suis avant tout un soldat » avait l'habitude de dire le Colonel de GAULLE à son ami Jean AUBURTIN, avant la guerre. Il l'était en effet après avoir gravi tous les échelons depuis celui du simple soldat jusqu'à celui d'Officier Général, avant d'accéder aux plus hautes fonctions de l'Etat.

Depuis sa naissance à LILLE sur la frontière, près de BOUVINES, son enfance se déroule à l'ombre de l'Ecole Militaire et du dôme des INVALIDES dans un contexte historique qui explique sa vocation militaire.

Ce contexte est celui de la revanche, de l'obsession des provinces perdues, des regards tournés vers la cathédrale de STRASBOURG et la ligne bleue des VOSGES, du souvenir de BAZEILLES et BUZENVAL. C'est aussi celui des poèmes de DEROULEDE, des revues de NANCY et LONGCHAMP où le public pleure devant les étendards meurtris.

L'Armée française, à cette époque, objet d'un véritable culte et symbole de tous les espoirs jouit d'un grand prestige. Fondus dans le creuset de la préparation de la revanche, des hommes de toutes les origines sociales s'y côtoient, fraternellement unis dans la même soif d'héroïsme. Le climat créé par l'affaire DREYFUS et celle des fiches, la naissance du pacifisme et un certain antimilitarisme ne parviennent pas à entamer cette foi.

Le présent LIVRET, contenant trente-quatre pages, appartient à :

Nom : **De Gaulle**
(écrit en lettres)

Prénoms : **Charles, Louis, Joseph Marie**

Surnoms :

Né le **22 Décembre 1890** à **Lille**
canton d' **en dit q'ord. savoir**
département de **du Nord**
résidant à **Paris 2^e arr. de la Seine**
canton d' **de la Seine**
département de **de la Seine**

Profession : **Étudiant**

Fils de **Monsieur Charles De Gaulle**
et de **Madame Angèle De Gaulle**

Jumelés à **Paris 7^e arr. de la Seine**
canton d' **de la Seine**
département de **de la Seine**

Marié le _____

alors domiciliés à _____
département de _____

(Voir mariage contracté sous les drapeaux, p. 2.)

Jeune soldat (1) _____
de la classe de 19 _____ de la subdivision _____
canton d' _____

en France est **depuis quatre ans, le 7 Octobre 1909**
à **Paris 7^e arr. de la Seine**, département de **de la Seine**

A été compris sur la liste de recrutement de la classe de 19 _____, de la subdivision _____
canton d' _____

Passé du service (2) _____ dans le service (2) _____
par décision d(3) _____ en date du _____

Numéro au registre matricule de recrutement :	Partie de la liste de recrutement cantonal.	Numéro de la liste matricule. 519
---	---	---

(1) Appelé lui pour le service armé ou appelé classé dans le service auxiliaire.
(2) Arme ou auxiliaire, suivant le cas.
(3) Conseil de révision ou Commission de réforme.



La vocation de Charles de GAULLE est claire. Reçu à SAINT-CYR en 1909, il sert d'abord une année dans la troupe comme simple soldat, puis ayant « gagné ses galons de laine » et étant devenu sergent, il rejoint « la Spéciale » en 1910, bien décidé à « s'instruire pour vaincre », suivant la devise de l'École. Sorti en 1912, il choisit d'emblée l'Infanterie qui sera son arme jusqu'à ce qu'il serve dans les chars de combat.

« J'ai fait la guerre dans l'Infanterie », dira-t-il plus tard, « et je me suis toujours demandé comment j'en suis sorti vivant, car l'Infanterie c'est bien sûr la reine des batailles, mais c'est aussi la vaillante « piétaille », celle qui connaît « la boue, la tannière et le fardeau »... celle qui subira les plus lourdes pertes de la guerre.

**FETE DE LA
PROMOTION
DE
REZ**

S. CYR
12
Juillet
1911

DE LA PART DE M. Ch. de Gaulle
Carte valable pour *personnes*

Départ: Montparnasse 12 h. 20 et 1 h. 10
Train spécial :
Retour: Trains à S^t-Cyr entre 6 et 7 heures
Les portes de l'École ouvriront à 1 h. 30



Il choisit le 33^e Régiment d'Infanterie, à ARRAS, commandé par le Colonel PETAIN. ARRAS proche d'AZINCOURT et de CRECY... ARRAS dont il a étudié le siège de 1654. Jeune Lieutenant il se consacre à la formation des recrues, mineurs du Nord ou paysans du TARDENOIS. Il connaît bien « la bonne volonté de la troupe » et son « goût de l'indépendance »... il la sait « ardente dans les gros efforts »... « négligente dans les détails » et « sensible au prestige de ses chefs »...

Sitôt mort l'archiduc, avec les premiers combats arrivent les premiers revers, mais aussi la MARNE dont il dira : « Ce désastre initial auquel nous avons échappé par une chance inouïe ». Blessé devant DINAN le 15 août 1914, cité à l'ordre de la 2^e Division, blessé à nouveau en mars 1915 devant MESNIL-LES-HURLUS, il commande la 10^e Compagnie à la tête de laquelle devant DOUAUMONT il tombe grièvement blessé dans un assaut furieux. Laissé pour mort sur le terrain, capturé dans ces conditions, il fait l'objet d'une deuxième citation proclamant qu'il a choisi « la seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire »... « l'assaut ».

Captif à FRIDBERG, puis au fort de représailles d'INGOLDSTADT il tente cinq fois de s'évader. Sitôt libéré, il reprend les opérations militaires sous les ordres du Général WEYGAND sur la VISTULE dans le cadre de la 5^e Division polonaise, ce qui lui vaut une nouvelle citation.

Viennent ensuite les commandements du temps de paix : le 19^e Bataillon de Chasseurs à TREVES, puis le 507^e Régiment de chars de combat à METZ dont la devise est « Toujours plus ». Le fanion du Colonel arbore la Croix de Lorraine. Le Général DE LAPORTE DU THEIL le note alors comme « un animateur et un chef à porter au premier plan dans l'intérêt supérieur de l'Armée ».

Au cours de ces temps de commandement, il a su apprécier à la fois les vertus et les servitudes qui font l'idéal du soldat, décrit dans « Le Fil de l'Épée », livre qui continue admirablement l'œuvre d'Alfred de VIGNY. Comme lui, il évoque « la vie pénible, la route sans horizon, les besognes obscures des grades subalternes », il connaît « l'amertume de porter le harnais », « la médiocrité des soldes, l'avancement lent » (il reste douze ans Capitaine), « les dégoûts de la vie grégaire », « l'ennui de paraître de curieux personnages qui font se retourner les gens », « l'absence » de « demeure fixe »... ce qui, soit dit en passant, l'incite à acheter sa demeure de COLOMBEY. Mais aussi, comme VIGNY, il souligne les éminentes vertus militaires, le désintéressement, le « mépris de l'argent » et « le dévouement de ces gens qui ne comptent ni ce qu'ils donnent, ni ce qui leur est donné »... Il apprécie l'esprit de corps né de l'action, de la vie et des souffrances communes. Il aime l'esprit militaire, cet âpre tyran qui « pétrit l'individu, le transforme même pour mieux pétrir l'ensemble et distribue des récompenses dont on ne se défend plus ». Il exalte le courage physique : « Faire comme si on ne devait jamais mourir » telle est sa devise en ce qui concerne le courage physique, la force morale, la grandeur d'âme. Il insiste sur le sens du devoir qui anime cette société militaire si particulière ou chacun doit à la fois obéir et commander.

Toutes ces vertus il les met au service de la Nation, de l'État, fut-ce au prix du sacrifice suprême, sans réclame ni spéculation. Le sens du devoir à la fois féodal, jacobin et puritain dans son austère rigueur est fixé selon lui dès lors que « l'État et la Nation ont choisi leur dessein » et guidé la conduite de « ces hommes dont c'est le devoir, l'honneur et la raison d'être de servir et d'obéir ».

Quand le 2 août 1956, il s'adresse aux élèves de l'École de COETQUIDAN, il leur dit :

« Je ne vous plains pas, parce que vous avez choisi le métier militaire, il demande que vous renonciez à la liberté, à l'argent, peut-être un jour à la vie, il comporte de mauvais jours, des heures amères, parfois des années de chagrin, mais en échange, il vous donnera cette constante et émouvante aventure, où sont mêlés le commandement, la responsabilité, l'action, le risque, il vous donnera l'honneur de la maturité, les larmes du dernier jour de la carrière, la joie de servir, l'orgueil des armes, l'espoir des grandes actions et le rêve qui reste le plus beau, le rêve de gloire au pied d'un Drapeau ou d'un Etennard. Non, je ne vous plains pas ».

♦♦

Soldat, il est aussi professeur et écrivain. Il enseigne l'histoire militaire à SAINT-CYR, puis est chargé de conférences à l'École de Guerre. Il garde de cette époque le goût du discours, le sens didactique, le souci de convaincre.

Ecrivain dans la ligne de VAUVENARGUES, VIGNY, ARDANT DU PICQ, il réalise les quatre ouvrages essentiels porteurs de son message ; en 1924 « La discorde chez l'ennemi » stigmatise les erreurs de VON KLUCK, LUDENDORF et TIRPITZ ; en 1932 « Le Fil de l'Épée » rassemble ses conférences sur l'action de guerre, le caractère, le prestige et le commandement ; « Vers l'Armée de Métier » sert la foi, la force et la gloire de l'Armée française ; enfin « La France et son Armée » est un « raccourci saisissant de mille ans d'une France militante, d'une France souffrante et d'une France triomphante ».

Son style concis, précis, inimitable, témoigne « d'une plume de fer qui n'est pas sans beauté ». Il gardera de ce goût de la composition littéraire la volonté de toujours traiter les grandes choses par écrit. Nourri des classiques gréco-latins, des grands écrivains français de tous les siècles, il a subi aussi l'influence spirituelle de SAINT-AUGUSTIN, IGNACE DE LOYOLA et PASCAL.

Historien enfin, il possède une vision globale du monde qui enveloppe à la fois le passé, le présent et l'avenir, accordant un rôle considérable aux grands

hommes qui font l'histoire et l'événement. Il ne croit pas au hasard dans l'action de guerre et il écrit : « Il ne faut pas attendre du hasard des formules ; il y a de froides règles, des règles inexorables, auxquelles sont soumis les gens et les peuples, comme les individus, et ce sont ces règles qui doivent dominer l'action et quand on les connaît, cela vaut mieux ».

De son œuvre ressortent les grandes lignes de forces de sa pensée qu'il est possible de caractériser ainsi : réalisme et pragmatisme, modernisme associé à l'esprit de tradition, une vision prophétique de l'avenir géopolitique du monde et une saine philosophie de l'action de guerre, du commandement et de la formation des chefs. Sa vie entière, il mettra ses principes en application.

♦♦

Son réalisme lui fait accepter la leçon des faits car il connaît le caractère empirique de l'action de guerre. En 1914, il constate que toute la vertu du monde ne prévaut pas contre la puissance du « feu qui tue » ; la cruelle absence d'artillerie lourde, l'erreur des « pantalons rouges ». En janvier 1940, il tire les leçons de la défaite foudroyante de l'Armée polonaise, dans un mémorandum adressé à quatre vingt personnes, dont Messieurs DALADIER et REYNAUD, lançant ainsi un suprême appel à leur courage et à leur lucidité.



Redonnant à la tradition toute sa pureté révolutionnaire, il s'adapte à l'évolution, réclamant que « la France épouse son siècle », et montrant que trois mitrailleuses fournissent le feu des bataillons des Pyramides, que deux marins de quart sur « le Lorrain » remplacent les trois cents marins du « Bucen-taure » et que quelques avions d'observation c'est toute la cavalerie de MURAT.

Pragmatique, il refuse les doctrines toutes faites, dénonce les méfaits du dogmatisme, redoute l'attrait séculaire des français pour les chimères métaphysiques. Pour lui l'action de guerre est toujours contingente : « elle a un caractère imprévisible, un caractère éminemment variable, elle pourrait être ou ne pas être ; le terrain n'est jamais constant, l'ennemi se présente de façon variable, les moyens dont on dispose n'ont pas de valeur absolue, il faut connaître les circonstances, il faut savoir s'adapter à ces circonstances », le cas échéant saisir l'événement, parfois forcer l'événement, mais à tout moment s'adapter et exploiter les circonstances » et non pas les déclarer a priori. « Saisir la réalité mouvante, en forçant sa nature », c'est ce qu'ont résolu probablement en partie les grands chefs, en particulier NAPOLEON ; la guerre « toute d'exécution », est certainement le problème le plus ardu qui soit posé à la nature humaine sous des apparences extrêmement simples.

..

Il tire sa vision prophétique de l'avenir du monde d'une conscience exacte de l'histoire de la guerre et partant de celle de l'armée française qui a joué un rôle privilégié dans l'histoire de la FRANCE et donc indirectement dans l'évolution du monde. Pour lui la France fut faite à coups d'épée, depuis le glaive de BRENNUS et la hache de CLOVIS... la fleur de lys elle-même n'étant qu'un faisceau de trois lances. Si de POITIERS à la MARNE la France est le pays « des succès achevés », elle est également celui des « malheurs exemplaires » de CRECY à SEDAN, et lorsque les batailles se situent sur son sol, elles mettent son sort en jeu.

Il souligne les grandeurs et les malheurs de la guerre, car dit-il « rien ne se fait que dans la guerre, rien ne se forge que dans le feu ; du creuset des batailles sortira l'ordre nouveau, la loi naturelle de l'espèce torture mais façonne le monde », et ce n'est pas sans un certain orgueil militaire qu'il dit : « que si l'on a vu les armes aux mains de Lucifer, on les a vues aux mains de l'Archange », et de rappeler « qu'il n'y a pas d'ordre grec sans SALAMINE, qu'il n'y a pas d'ordre romain sans les Légions, et qu'il n'y a pas de chrétienté sans la victoire remportée sur l'ISLAM ».

Dès 1924, ses vues prophétiques... on dirait aujourd'hui prospectives, lui permettent de prévoir les futurs dangers en raison des « forces obscures qui poussent l'EUROPE à la catastrophe ». Il sent la FRANCE menacée par ses divisions renaissantes, sa démographie insuffisante, sa politique contradictoire et sa position géographique que lui valent « un domaine sans clôture » et des voies naturelles d'invasion. Il mesure les conséquences de la perte de « l'empire de la mer », « du prix des alliances ». Il apprécie les dangers courus par la patrie : « une erreur, une surprise, une négligence, a fortiori une seule bataille perdue et non pas un désastre, et c'est la FRANCE à feu et à sang... et c'est LE LOUVRE à portée des canons »... un revers en FLANDRE ou aux sources de l'OISE et PARIS risque sa perte entraînant celle de l'Etat. Il annonce dès 1934 que l'ennemi « ayant choisi le lieu et le temps à couvert des forêts rhénanes, mosellanes, ardennaises, s'engagera par la voie la plus courte et la plus facile et attaquera de jour et par temps clair »... ce que les Allemands réalisent en MAI 1940.

De ces vues prophétiques découle sa philosophie de l'action de guerre qui le conduira à formuler un certain nombre de propositions jugées révolutionnaires, relatives à la préparation du pays au conflit qu'il sent venir.

Selon Charles de GAULLE, il faut renoncer pour les chars au rôle d'engins d'accompagnement de l'Infanterie issu des expériences passées, en vue de les rassembler en grandes masses puissantes et mobiles, dotées d'un vaste rayon d'action, d'une souplesse assurée par la radiophonie, appuyées par une forte artillerie et éclairées par des moyens de reconnaissance. Elles constitueront des divisions cuirassées ordonnées dans un corps cuirassé. Il préfigure dès 1933 les réalisations futures du Général GUDERIAN... mais n'est pas suivi en FRANCE. Ce corps cuirassé permettra, selon lui, de couvrir la frontière du Nord-Est en manœuvrant, en l'absence de toute ligne de front, par la surprise, le choc, la rupture, la poursuite et la destruction de l'adversaire.

Les matériels coûteux, variés, évolués de ces grandes unités auront besoin de soldats d'élite, entraînés, qualifiés... en un mot de soldats de métier... de ces troupes professionnelles qui pendant trois siècles et demi ont constitué le rempart de la France. Ainsi prend-t-il parti dans la querelle séculaire entre l'armée de métier et la nation armée... reconnaissant d'ailleurs qu'à défaut d'être nouvelles ses idées sont « renouvelées »... En Allemagne, HITLER tranchera le débat en imposant ces idées à son Etat-Major au profit de GUDERIAN malgré VON BECK et VON STULPNAGEL.

Il n'oublie d'ailleurs pas l'aviation, quoiqu'on ait pu dire, et définit son rôle à la fois dans les domaines de la reconnaissance, de l'appui fourni aux divisions cuirassées, et du bombardement stratégique.

Comme pour l'Artillerie lourde dont la nécessité n'avait pas été vue entre 1900 et 1914... erreur qui faillit nous coûter la défaite au moment de la MARNE... la création d'un corps cuirassé se heurte à des oppositions de tous ordres dans les milieux civils et militaires en dépit de l'appui de Paul REYNAUD. Le futur généralissime écrit lui-même : « les chars s'enliseront et l'aviation fera plus de peur que de mal ». Les propositions du Colonel de GAULLE sont rejetées... il est facile de comprendre « la souffrance, l'indignation et la fureur sans bornes » qui l'animent quelques années plus tard, lorsque les faits lui donnent si cruellement raison ! Car la FRANCE avait manqué des maîtres dont elle avait besoin en cette période tragique... Les chefs, tels que les voyaient de GAULLE, lui avaient fait défaut.

Les modèles fournis par l'histoire nationale lui inspirent sa philosophie du commandement. Jeanne d'Arc associée au sentiment populaire, le grand CONDE, ce seigneur qui gagne au jeu de la guerre, TURENNE « n'entretenant qu'à bon escient », LOUVOIS « ce mal aimé, cet implacable serviteur aux talents supérieurs », la République aurait tant besoin d'un tel homme... VAUBAN, HOICHE, ... CARNOT, qui « organise la fureur populaire », ... NAPOLEON qui « fait naître l'événement, qui s'en ménage les moyens... discerne le moment opportun et la forme convenable... révèle les aptitudes guerrières de la race et donne le frisson de la grandeur »... BUGEAUD, homme de jugement, CHANZY, cette « âme forte dans l'épreuve », JOFFRE qui « ayant mal engagé l'épée ne perdit pas l'équilibre », FOCH à qui revient « le mérite d'avoir su risquer les enjeux suprêmes »... PETAIN, « concret, mesuré et réaliste », POINCARE, « la raison de la France », CLEMENCEAU, sa « fureur », LYAUTEY, « la pensée et l'action » complètent cette évocation des hommes qui dominent l'événement par leur imagination, leur goût de l'action et leur caractère.

Photo E.C.P. Armées



Ainsi apparaît à ses yeux le problème de la formation des chefs qui doivent avoir l'intelligence et la connaissance, l'imagination et l'intuition, l'esprit d'analyse et de synthèse, l'horreur des certitudes et le sens du doute systématique. Aux pays pourvus de chefs excellents l'avenir est assuré. Le chef doit avoir un don, un coup d'œil, un flair qu'ALEXANDRE appelait son espérance, CESAR sa chance, NAPOLEON son étoile...

L'intelligence et l'intuition ne suffisent pas... il faut avant tout le caractère qui assure la relation fondamentale entre la pensée et l'action... à laquelle il permet d'imposer sa marque, pour dominer l'événement. Il faut avoir la « jalousie de décider », le goût de l'initiative, celle-là même qui est « vantée par des règlements mais dont se défient les ordres », le goût de « réaliser avant que de plaire », le goût de « l'âpre joie des responsabilités qui confère le droit d'ordonner, le privilège de commander, l'orgueil d'être obéi ». En un mot « savoir mesurer le risque, fixer l'objectif et s'y maintenir avec fermeté ». Tels sont les atouts du prestige qui est le fait de l'homme de caractère, cette « vertu des temps difficiles », car « le chef est toujours seul face au mauvais destin » et doit pouvoir accueillir avec une égale sérénité aussi bien la gloire que les revers.

Cet homme de caractère doit « savoir passer outre aux apparences d'une fausse discipline » en prenant les initiatives qui s'imposent en dépit d'ordres ou de règlements parfois contradictoires, tel LANREZAC qui sauve la France en repliant sa 5^e Armée après GUISE et à l'inverse de CANROBERT qui reste inactif à REZONVILLE.

Ce caractère enfin est mis au service d'une idée, d'un grand dessein par celui qui sait « voir loin, viser haut, juger large, regarder vers les sommets, s'élever au-dessus de soi-même pour mieux dominer les autres et par cela même l'événement »...

Au plus haut niveau, il définit le chef, comme « indépendant dans ses jugements, irrécusable dans ses ordres, crédité par l'opinion... serviteur du seul Etat, dépouillé de préjugés, dédaigneux de clientèle et consacré à sa tâche ».

Chef de guerre lui-même, placé à la tête des chars de la 5^e Armée, il alerte le Président de la Répu-

blique en janvier 1940 sur les dangers qui menacent le pays, mais il n'est pas écouté et la percée allemande de SEDAN se produit sans qu'aient été prises les mesures de sauvegarde. Alors à la tête de la 4^e Division cuirassée formée à la hâte et constituée d'éléments disparates il obéit à MONTCORNET et ABBEVILLE des succès malheureusement sans lendemain.

Appelé aux responsabilités de Sous-Secrétaire d'Etat à la Défense Nationale dans la nuit du 5 au 6 juin, il entre au Gouvernement conscient du drame qui se joue. D'emblée, il estime que si la bataille est perdue ou sur le point de l'être, on pourrait en gagner une autre. C'est le réflexe de BONAPARTE avant l'arrivée de DESAIX à MARENGO. Si tout semble perdu, il reste la flotte et l'Empire pour venger ce désastre.

**

Ainsi naît la France combattante... bien petite barque au départ sur l'océan en tumulte que ces sept mille hommes des forces françaises libres... que rejoindront plus tard des forces éparses, puis l'Armée d'Afrique pour reconstituer l'Armée Française qui participera à la libération du sol national. De la sorte nos drapeaux retrouvent-ils la gloire de BIR-HAKEIM à KOUFRA, du GARIGLIANO à la PROVENCE, de PARIS à STRASBOURG, du RHIN au DANUBE... ! Tel CARNOT il a redonné une armée à la France... ramassant les « tronçons du glaive » il a su mener un seul combat pour une seule patrie.

**

Devenu Président du Gouvernement et plus tard Chef de l'Etat, il garde une conscience claire des nécessités de la Défense Nationale et des liens qui le lient à l'Etat. Il a écrit en effet : « Il n'y a pas dans les armes de carrière illustre qui n'ait servi une vaste politique et il n'y a pas de grande gloire d'homme d'Etat que n'ait doré l'éclat de la Défense Nationale ». Il rappelle cette règle absolue de l'autorité du pouvoir politique sur le pouvoir militaire, et il ne transige pas à son égard.

Ayant une vision globale de la Défense, conscient de son universalité, de sa permanence et de son unité, connaissant le danger de la subversion, il tient à placer la Défense, dès 1946, sous l'autorité du seul chef détenant le pouvoir politique.



Revenu aux affaires en 1958, il renforcera encore ce principe comme Président de la République, estimant celui-ci comme seul qualifié pour décider de l'engagement du pays dans la guerre nucléaire et de l'emploi de la force de frappe qu'il veut nationale. De la sorte celle-ci apparaît bien dans son esprit comme l'instrument de l'indépendance du pays.

Chef de l'Etat, Chef des Armées, le Général de GAULLE, du fait des événements qu'il a dû dominer, n'a pu avoir avec l'Armée les relations qu'il eut pu souhaiter. Il savait combien toute armée redoute d'instinct ce qui risque de modifier un ordre établi.

Il connaissait la froideur réservée à LOUVOIS, la colère des vieilles bandes, l'impopularité de CARNOT, de GOUVION-SAINT-CYR ou NIEL lorsqu'ils proposèrent leurs réformes. De surcroît le soldat se défie traditionnellement du politique et parfois il accepte les évolutions avec retard : l'armée était girondine sous la Montagne, jacobine sous le Directoire, bonapartiste sous la restauration, orléaniste avec Napoléon III, royaliste après 1871...

Les douloureux problèmes de l'INDOCHINE et de l'ALGERIE l'avaient traumatisé et le Général de GAULLE savait quels mérites il avait fallu à ses officiers pour continuer à servir la nation, quels qu'aient été les circonstances et les sentiments.

..

Soldat comme TURENNE, ayant franchi tous les grades, mené des unités au combat dans les deux guerres mondiales, assumé les plus hautes responsabilités de l'Etat, il n'a jamais eu en vue que l'idée de la FRANCE. Donner à son pays l'instrument qui lui permette de jouer dans l'univers un rôle privilégié au bénéfice de la paix et de l'ordre universel, telle fut l'idée fondamentale de son Génie.

N'aimant « ni les honneurs, ni les récompenses », il n'aimait certainement que « la gloire qui ne se donne qu'à ceux qui l'ont toujours rêvée ».

Comme on comprend dès lors ce testament d'un soldat où il rend simplement hommage aux Armées de la FRANCE :

« Seules les armées françaises pourront participer à mes obsèques en tant que telles, mais leur participation devra être de dimension très modeste, sans musique, ni fanfare ni sonnerie ». Quatre détachements symboliques de la Gendarmerie, la plus vieille arme de France, d'une unité de chars de combat, son arme, de fusilliers marins, de l'armée de l'air rendent les honneurs... avec des Saints-Cyriens en grand uniforme représentant l'Ecole qui avait fait de lui un officier.

Dans le cercueil nimbé de tricolore, porté par un engin blindé et entouré de ses pairs, de ses « compagnons » et de sa famille le corps de ce soldat est conduit en terre par des jeunes de son village... dans cette terre de FRANCE qu'il a sauvée pour que survive et se rassemble cette nation au génie si divers, qui « n'est vraiment elle-même qu'au premier rang ; car seules les vastes entreprises sont susceptibles de compenser les ferments de dispersion que son peuple porte en lui-même ».

Conférence prononcée à NANCY
par un Officier de Réserve
à l'occasion du premier anniversaire
de la mort du Général de GAULLE